

Maxime Testu



Cette édition a été initiée à l'occasion de la résidence Archipel #3 (2019-2020) pilotée par le Frac Grand Large — Hauts-de-France, en partenariat avec Le Concept - École d'art du Calaisis, l'EMA / École Municipale d'Art de Boulogne-sur-Mer, l'École d'arts plastiques municipale de Denain _ Espace Villar(t)s et le Centre d'Arts Plastiques et Visuels de Lille, avec le soutien de la Drac Hauts-de-France et du Département du Pas de Calais.

La résidence Archipel permet de réaliser un projet de recherche en ayant accès aux ateliers de production des écoles d'arts plastiques de la région des Hauts-de-France (peinture, sculpture, gravure, céramique, photographie). Elle favorise la rencontre avec une diversité d'acteurs (enseignants, élèves de pratique amateur, étudiants, médiateurs) qui sont autant de relais pour appréhender de nouvelles techniques et explorer ce territoire.

Maxime Testu

De Bruce à Maxime, en passant par Romaine

Indira Béraud

avril 2020

De la bouche de Maxime Testu, les mots sortent à toute vitesse, avec une certaine éloquence. Il évoque son amour de la rhétorique lorsqu'il me raconte ses années lycée, période durant laquelle la politique occupe une place importante pour lui. L'actualité et les dessins satiriques des magazines nourrissent les débats entre copains. Littéraire, dessinateur, il est également fasciné par les écrivains et les artistes, mais plus encore par la liberté qu'ils incarnent, leur style de vie qu'il imagine bohème. Alors, en terminale, lorsqu'il doit décider de son orientation académique, il hésite entre Sciences-Po et les Beaux-Arts. C'est finalement l'art qui remportera la mise, mais toujours une dimension politique subsistera dans son travail, puisque, comme il me l'explique : « Qu'est ce qu'on raconte, si on ne parle pas de ça ? ».

Pour Maxime Testu, chaque geste créatif, aussi discret soit-il, reflète une parcelle de sa vie, une impression, une réflexion à un temps T qu'il érige en œuvre d'art. La plateforme

digitale Romaine, fondée en 2017 en collaboration avec les artistes Raphaël Rossi, Thomas et Simon Guigue, est un outil à portée de main dont s'est doté Maxime Testu, afin de publier facilement de courts textes littéraires. Des textes d'une grande douceur qui fusent comme des pensées, des bribes d'essais, des nouvelles de trois lignes, pouvant tout autant narrer le trajet de train routinier entre Paris et Genève, que revêtir une forme plus expérimentale, comme celle du script d'un documentaire sur Bruce Nauman. Si, à première vue, ces écrits semblent traiter de sujets périphériques à la pratique de l'auteur — le cinéma, la musique, le reflet d'une fille dans une flaque d'eau comme dans une œuvre de John McCracken... — ils s'avèrent en être au cœur. L'artiste dresse son autoportrait à travers celui des autres ; et chaque texte, à l'instar d'ailleurs de l'ensemble de son travail, comporte une dimension autoréflexive. En ce sens, le texte évoqué précédemment, publié sous le titre de Nauman,

est assez significatif puisqu'il rend compte d'au moins trois principes fondamentaux de la pratique de l'artiste.

Tout d'abord, la première réplique de Bruce Nauman évoque la discipline à laquelle s'astreint Maxime Testu : « You just gonna go and do something every day, sometimes you just have to do that, you have to make work for yourself¹ ». Suivant l'exemple de Bruce Nauman, Maxime Testu produit tous les jours, où qu'il soit. Il s'agit d'un mode de vie plus qu'une réponse aux exigences d'une exposition à venir. La question de la production quotidienne survient lorsque Maxime Testu, encore étudiant, passe les vacances chez ses parents. Ses réflexions sur la manière dont il peut travailler en l'absence d'atelier l'amènent à s'interroger sur le statut d'artiste. De fait, la posture équivoque de l'artiste, qui permet une grande liberté quant à ses horaires, ses sujets de recherche ou son approche plastique, nécessite une discipline d'autant plus rigoureuse. Ainsi est-il arrivé à la conclusion qu'un artiste se devait d'être en mesure de créer en tout temps, en tout lieu, et qu'il s'agissait peut-être bien là d'une preuve irréfutable, de la condition sine qua non, pour prétendre à la désignation d'artiste. C'est dans ce contexte qu'il démarre *Mes hivers* (2014-2019), une série d'œuvres dont le statut échappe strictement à toute nomenclature. À partir de matériaux simples qu'il déniché chez lui : bois, plâtre, tissus, peinture et terre, il produit une série de petites sculptures éphémères. Des constructions urbaines ou objets qui peuplent le quotidien, tels qu'un matelas blanc sur lequel reposent deux oreillers, un pont-aqueduc ou

encore un morceau de route, sont reproduits en miniature et mis en scène dans l'intimité du domicile de Maxime Testu. Extirpés de leurs contextes initial et transplantés dans des espaces incongrus : jardin, lavabo de la salle de bain, chambre..., ces objets composent des paysages étrangement surréalistes. Au même titre que la peinture de René Magritte, *Valeurs personnelles*, la disproportion des natures mortes dans cet intérieur produit un sentiment d'inquiétante étrangeté. L'artiste photographie ses installations comme si, pour reprendre l'expression de Paul Nougé, il expérimentait l'« efficacité poétique du dépaysement² » des formes familières. Les plans sont serrés, et si parfois l'image donne à voir la sculpture dans son entièreté, d'autres prises ne laissent percevoir qu'un détail de l'installation devenue méconnaissable. Encadrés par une imposante structure métallique, les clichés semblent n'être que partie intégrante d'une œuvre plus globale, à la fois sculpture, photographie et document d'archives comme témoignage de l'installation domestique. *Mes hivers* marque la naissance de recherches méthodologiques et d'une discipline de travail palliant à l'absence d'atelier et d'outils. Ces formes révèlent des considérations plus formelles et la détermination de l'artiste à inscrire sa pratique au plus près de sa réalité quotidienne.

Le deuxième principe surgit un peu plus loin dans le texte, lorsque Maxime Testu, au sujet d'une interview vidéo de François Truffaut, relève : « Dans cette courte scène, la répétition de l'adjectif "petit", à trois

1. « Tu vas y aller et faire quelque chose tous les jours, parfois c'est tout ce que tu as à faire, tu dois travailler pour toi-même. »

2. Paul Nougé, « L'expérience souveraine » (1941) in Histoire de ne pas rire, Lausanne : L'Âge 2 d'Homme, 1980, p. 117.

reprises, révèle un aspect du cinéma de Truffaut, sa force ne résidant pas dans une grande idée de la chose, un grand fantasme, un grand projet, mais bien au contraire dans ces petites choses, dans ces choses triviales revêtant parfois même l'allure de choses inutiles, anecdotiques. » À l'installation immersive aux écrans multiples propre aux années post-internet, à l'imagerie lustrée empreinte d'une esthétique Instagram, Maxime Testu privilégie les procédés plus traditionnels, simples d'accès, comme la gravure. Aux sujets d'actualité grandiloquents, il préfère les petits riens de tous les jours. Ainsi, dans une série d'eaux-fortes qu'il intitule *Schnorrer* (2019-2020), il part de sa réalité quotidienne pour témoigner de son époque et distille une fiction tragi-comique où la figure de l'artiste est incarnée par celle du squelette : portrait stylisé du squelette au chevalet, au lit clope au bec, en couple attablé avec un verre de vin, dans la rue yeux rivés sur son téléphone portable. Portrait également de l'artiste en squelette à l'ère du confinement : au lit, cette fois plongé dans la lecture de *La peste* de Camus, ouvrage dont les ventes s'envolent en ces temps de crise sanitaire. Chacune de ces scènes inscrit le protagoniste — Maxime Testu lui-même — dans l'ordinaire, vaquant à ses petites affaires. Il raconte ses journées comme il tiendrait un journal de bord ou un journal intime, dans un style quasi enfantin, attendrissant et plein d'humour. Il s'inspire des illustrations *Locataires et propriétaires* d'Honoré Daumier qui dépeignait avec dérision les relations parfois musclées entre bailleurs mercenaires et occupants toujours sans le sou. Le Schnorrer, signifiant « mendiant » ou « parasite » en yiddish, est celui qui gratte quelques euros par-ci par-là, vous prend une cigarette sans pouvoir

vous la rendre. C'est celui qui tente, un peu désespérément, d'obtenir légèrement plus que ce à quoi il est contraint. Pour Maxime Testu, les fantasmes d'adolescent se sont heurtés à une réalité sévère : la concurrence est rude et la vie marginale qu'il s'était représentée se retrouve cadrée par un système institutionnel, administratif, financier, capitaliste. Alors, l'artiste squelettique revêt un costume macabre. La rémunération est loin d'être à la hauteur des espérances, la précarité gagne du terrain, et bien souvent, les artistes adjoignent à leur pratique un travail alimentaire. Mais si l'avenir s'avère incertain, le squelette conserve néanmoins le sourire.

Cette figure du squelette est récurrente dans l'histoire de l'art, on la retrouve notamment chez les peintres Odilon Redon ou James Ensor, dont l'influence symboliste se fait sentir. Par exemple, dans *Schnorrer working late*, l'absence de distinction de traitement entre le fond et le premier plan, les feuilles mortes qui tombent, à la fois ornement et expression d'une certaine lassitude, et l'ironie grinçante qui se dégage d'un monde en noir et blanc où seul tabac et vin pigmentent le paysage, inscrit l'œuvre dans cette lignée.

Mais la figure du squelette se manifeste aussi ici comme symptôme d'une génération nouvelle, celle qui se projette dans un étrange chaos, celle qui recrache avec nonchalance le spleen z.o., celle qui accueille les catastrophes morbides sans grande résignation, sans grande résilience non plus.

Enfin, le troisième principe réside dans la fin du texte, lorsque Maxime Testu aborde la prise de notes de Nauman : « En littérature, au cinéma et même en sculpture, la prise

de notes se fait par écrit : on inscrit sur le papier l'idée que l'on a en tête pour ne pas l'oublier. Nauman, lui, la réalise. [...] Non pas, uniquement, pour ne pas oublier l'idée, mais, je crois, pour qu'elle soit physiquement présente. Cette présence permet une chose essentielle : de rebondir d'une note à une autre. » Les notes qu'il publie sur Romaine, l'artiste leur a octroyé une physicalité en les présentant imprimées dans l'atelier Chiffonier de Dijon, lors de l'exposition « Which Drinking Buddy Are you? » (2018) réalisée conjointement avec Raphaël Rossi. Mais plus encore qu'une œuvre ou une

autre, c'est sa pratique tout entière qui s'apparente à une prise de notes. Une prise de notes sur la vie, sa condition d'artiste et sa production, ses amitiés, la ville qu'il traverse, les transports qu'il emprunte (*Véhicule*, 2018), la télévision qu'il regarde (*Sans titre (Cdanslair)*, 2019), les livres qu'il dévore (*Airbnb*, 2019), le sport qu'il pratique (*Les Cercles de la Forme*, 2020)... Ce refus délibéré de répondre aux attentes d'un public friand de nouveautés s'inscrit chez l'artiste comme un acte radical. Pour lui, l'art doit coller au plus près de sa façon de vivre, et non l'inverse.

















Légendes

P. 7

Sans titre - Skeleto Closet, 2020
 Vue de l'exposition au Centre d'Arts
 Plastiques et Visuels de Lille
 Photo © Olivier Despicht

p.8 à 12

Skeleto Closet, 2020
 Vues générales de l'exposition au Centre
 d'Arts Plastiques et Visuels de Lille
 Photos © Olivier Despicht

p.13

The Studio, 2020
 Aluminium
 Photo © Olivier Despicht

p.15

Morning Love, 2020
 Eau-forte rehaussée
 collection particulière
 Photo © Aurélien Mole

p.16

Painting, Smoking, Eating (hommage), 2020
 Eau-forte rehaussée
 Photo © Aurélien Mole

p.17

Sleeping, Scrolling, Sleeping (2), 2020
 Eau-forte rehaussée
 Photo © Aurélien Mole

p.18

Bloody March, 2020
 Eau-forte rehaussée
 Photo © Aurélien Mole

p.19

La peste, 2020
 Eau-forte rehaussée
 Photo © Aurélien Mole

p.20

Smile, 2020
 aluminium
 Photo © Olivier Despicht

couverture

Skeleto Closet, 2020
 Vue générale de l'exposition au Centre
 d'Arts Plastiques et Visuels de Lille
 Photos © Olivier Despicht

Maxime Testu

Né en 1990 en France. Vit et travaille entre Rouen et Paris.

Les peintures, les gravures, les livres et les sculptures de Maxime Testu témoignent de manière satirique de son environnement direct. Ils brossent un panorama réel et fantasmé d'une réalité économique, géographique et temporelle.

Après des études à l'ESAD de Reims, l'ENSBA de Lyon et à la HEAD à Genève, Maxime Testu cofonde l'atelier Le Marquis sur l'Île-Saint-Denis et anime, entre 2014 et 2016, l'artist-run space *Jeudi* à Genève. Il participe en 2017 à la 68^e édition de Jeune Création (Paris) et expose notamment à Genève, Lausanne et Dijon. Il a récemment présenté ses travaux au salon de Montrouge et participé en 2018 au 20^e prix de la fondation d'entreprise Ricard (Paris). Il a aussi créé, avec Raphaël Rossi, Thomas Guigue et Simon Guigue, une revue littéraire en ligne nommée Romaine (www.romaine.co).

www.maximetestu.com

Indira Béraud

Indira Béraud est curatrice indépendante. Née en 1992, elle vit et travaille à Paris.

Après un master en Histoire de l'art (Paris 1 - Panthéon Sorbonne), un master spécialisé intitulé *Culture, Criticism and Curation* (Central Saint Martins, Londres), elle est aujourd'hui candidate au doctorat *Études et pratiques des arts* (UQAM, Montréal).

En 2017, elle a fondé la revue numérique *Figure Figure*, spécialisée dans la jeune création française et britannique.

Depuis 2019, elle a assuré le commissariat des expositions : « Il est urgent que le pro_grès pro_gramme » (The Window, Paris), « I have done things here I couldn't do elsewhere » (6B, Saint-Denis), « Crois de bois, crois de fer » (Institut Français de Budapest) et « Liaisons Dyslexiques » (Espace Le Carré, Lille).

www.figurefigure.fr

Cette édition accompagne l'exposition

ARCHIPEL

Du 10 avril 2021 au 2 janvier 2022

Frac Grand Large — Hauts-de-France

503, avenue des Bords de Flandres

59 140 Dunkerque

www.fracgrandlarge-hdf.fr

Et fait suite à l'exposition

SKELETONS CLOSET

Du 27 septembre au 17 octobre 2020

Centre d'Arts Plastiques et Visuels de Lille

4 rue des Sarrazins

59 000 Lille

Frac Grand Large — Hauts-de-France

503, avenue des Bords de Flandres

59 140 Dunkerque

www.fracgrandlarge-hdf.fr

Le Frac Grand Large — Hauts-de-France bénéficie du soutien de l'État (Direction régionale des affaires culturelles des Hauts-de-France), de la Région Hauts-de-France, des Départements du Nord et du Pas-de-Calais et de Dunkerque Grand Littoral/Communauté urbaine.

Coédition : Frac Grand Large — Hauts-de-France, Le Concept - École d'art du Calais, EMA/École Municipale d'Art de Boulogne-sur-Mer, École d'arts plastiques municipale de Denain_Espace VillAr(t)s et Centre d'Arts Plastiques et Visuels de Lille

Coordination éditoriale : Keren Detton, Maria Rabbé, Laurent Moszkowicz

Conception graphique : Mélanie Berger

Texte : Indira Béraud

ISBN 978-2-912345-56-1

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en février 2021 sur les presses de Graphius, à Gand (Belgique)

Dépôt légal : février 2021

Premier tirage : 1 250 exemplaires

© Tous droits réservés.

FITNESS CLUB



Pas de Calais
Le Département



LE GÉANT
DES BEAUX-ARTS

